

Entretien avec Didier Daeninckx

PAR ANNICK LORANT-JOLLY

Nous ne pouvions pas conclure ce dossier sans nous intéresser aux acteurs de l'édition jeunesse qui affichent une position engagée quant à leur vision de la société ou de l'Histoire et qui considèrent que leur rôle est bien d'éveiller les jeunes esprits à une forme de conscience citoyenne. Didier Daeninckx est un auteur emblématique de cette conception du métier d'écrivain qu'il décline dans son œuvre pour adultes comme dans celle qu'il consacre aux jeunes lecteurs. Nous sommes allés l'interroger...

Cher Didier Daeninckx, vous avez publié votre premier roman *Mort au premier tour* en 1982 au Masque, suivi, en 1984, de *Meurtres pour mémoire* en Série Noire – un roman qui vous a vraiment fait connaître – puis assez vite, dès 1986, d'un roman pour la jeunesse, *La Fête des mères* chez Syros et, en 1988, par *Le Chat de Tigali* chez le même éditeur. Et, depuis 28 ans, vous continuez à écrire à la fois pour ces deux publics, dans des genres extrêmement variés : scénarios de bandes dessinées, textes pour des albums, essais... Votre œuvre est donc riche et multiforme. Mais dans la vie vous êtes d'abord un homme engagé, fidèle à des idéaux, à une histoire familiale aussi.

Oui, mon père était anarchiste, ma mère communiste... les deux courants principaux du mouvement ouvrier !

Et vos livres reflètent vos combats militants. Pourquoi avez-vous choisi de vous adresser aux jeunes lecteurs ?

En fait j'ai débuté comme auteur pour la jeunesse de manière assez curieuse : j'habite toujours dans le quartier de mon enfance et, un jour, j'ai été sollicité par une institutrice pour intervenir dans deux groupes scolaires. Elle avait découvert que j'y avais été élève, tout gamin. Donc je suis allé y animer un atelier d'écriture. Et je leur ai expliqué ma démarche, comme une sorte de reporter de ma propre vie. Il s'est passé deux événements à ce moment-là : la Fête des Mères – on était au mois de mai – et un hold-up dans une banque juste à côté, où l'un des braqueurs s'est retrouvé bloqué dans le sas de la porte. Il avait un pistolet, fictif, mais les policiers ne le savaient pas, ils ont tiré, ils l'ont

blessé. Le lendemain dans la cour de récréation on ne parlait que de ça !... Les mômes ont raconté. Et moi j'ai écrit une histoire de mon côté. L'institutrice a exposé ces productions à la bibliothèque municipale et la directrice de l'époque, Odile Belkeddar, a fait lire ça à Syros. C'est arrivé jusqu'à Joseph Périgot qui venait de créer la collection Souris Noire et il a publié ce livre. Donc je suis devenu auteur de livres pour la jeunesse par accident ! Mais dès qu'il a été publié le monde m'est tombé sur la tête : on était en 1986 et le Ministre de l'Intérieur Charles Pasqua avait décidé de lancer une campagne de purification du livre de jeunesse.

La collection Souris Noire était vraiment nouvelle, avec un ton un peu provocateur par rapport au reste de la production. Elle montrait la société, la vie, sans fard.

Oui, à l'époque un champ nouveau s'ouvrait dans la littérature jeunesse, avec, bien sûr, des maladroites et des excès mais une réelle ouverture. Les auteurs essayaient de faire reculer les limites.

Quand mon livre a été publié il est devenu, tout à coup, gênant pour certaines associations familiales. Je me souviens en particulier de cette Marie-Claude Monchaux qui a pris mon bouquin comme un modèle de la décadence totale... et demandé son interdiction. Je me suis retrouvé avec des articles dans la presse, des libraires qui cachaient mon livre sous le comptoir... Heureusement que le Ministre de la Culture de l'époque, François Léotard, n'a pas eu envie d'attirer sur lui l'attention des médias en interdisant le livre !

Le monde de l'édition pour la Jeunesse est beaucoup plus protégé.

Tout à fait. En plus, pour *La Fête des Mères*, il fallait un illustrateur, et j'ai, depuis toujours, des amis qui sont dessinateurs de presse, surtout des caricaturistes qui travaillaient à *Hara-Kiri*, *Charlie Hebdo*, mais aussi *La Vie ouvrière*, *L'Unité* (un journal socialiste disparu), ou *L'Humanité Dimanche*. J'ai donné mon bouquin à lire à Pym...

...Qui n'avait jamais dessiné pour la jeunesse et pour qui c'était aussi un début.

Il a mis en scène son gamin. Mais, pour la couverture il s'est passé une chose incroyable : dans

le texte on peut lire « le voleur avait mis un masque de Jacques Chirac », un passage qui fait référence, au passage, au gang des Postiches... Seulement l'œil du dessinateur politique a repéré ça et il a fait une couverture qui représente un type avec un masque de Jacques Chirac en latex et un énorme pistolet. Du coup sur la Une, on voit un homme politique qui braque le peuple – représenté par une caissière, un vigile et un enfant. Je pense que cette réaction a été provoquée par la force de ce dessin. La caricature politique faisait ainsi irruption dans l'album pour enfants.

Comment vous est venue l'idée du *Chat de Tigali*, ce formidable petit roman ?

C'est une histoire personnelle. J'étais en vacances avec ma famille, les enfants, ma sœur, mes neveux... toute une tribu ! Un soir je regardais le ciel avec l'une de mes nièces Vanessa et elle se met à pleurer contre mon épaule, elle me dit qu'elle est malheureuse à l'école parce qu'elle porte un nom algérien. Je découvre alors le malheur de cette enfant que j'ai vu naître. Et elle me raconte : « en plus, comme dans notre classe il y a beaucoup d'enfants noirs, algériens... on nous a choisis pour être la classe pilote de la lutte contre les poux. Dans l'école on nous appelle les pouilleux ». Je comprends toute la violence vécue pendant un an par cette gamine, en silence. Et je ne sais pas quoi répondre. Toute la nuit ça me travaille et le lendemain je prends mon ordinateur, j'écris en trois heures *Le Chat de Tigali*, je fais des tirages, j'en donne un à Vanessa, à sa sœur, à son frère... C'est la seule façon que j'ai trouvée de répondre.

Et Vanessa, qui a maintenant 31 ans, continue à recevoir tous les ans, des nouvelles du *Chat de Tigali* : il y a des écoles qui m'écrivent, on m'envoie des photos...

C'est devenu un classique.

Oui, et pour elle c'est quelque chose qui l'accompagne dans sa vie.

Voilà, c'est avec ce livre que j'ai vraiment plongé dans la littérature de jeunesse. Pour répondre, d'une certaine manière, à une urgence. Mes mots n'étaient pas suffisants pour arrêter ses pleurs.

Vous répondez ainsi à l'une de mes interrogations : pourquoi choisir la fiction pour faire passer des idées, des valeurs ?

Parce que les mots du réel sont usés, les mots de la raison, de la morale, de la politique. Ils sont trop « vieux », ils n'arrivent plus à rebondir...

Donc vous croyez au pouvoir des histoires ?

Bien sûr. Comme la poésie qui permet de redonner une jeunesse aux mots. Les histoires c'est une mécanique un peu différente, mais j'ai souvent recours à l'écriture poétique dans mes livres pour enfants. J'utilise les images, les sonorités des mots, je joue avec eux pour mettre à distance. Comme j'aborde des sujets graves, c'est nécessaire. L'humour aide à surmonter les situations difficiles.

Vous avez d'ailleurs écrit un très joli conte, *La Papillonne de toutes les couleurs*, qui a été publié deux fois chez des éditeurs différents...

Oui, parce que le premier éditeur a fait faillite et que le livre n'a pas été distribué.

Ce conte, c'est une histoire que j'ai racontée à ma fille pendant des années, tous les soirs. Et puis elle a grandi... Mais un jour – elle devait avoir quinze ans – elle me dit : « Papa tu me racontes *La Papillonne*? » Alors je l'ai fixé, publié, et il lui est dédié.

***La Papillonne* a bénéficié de deux illustrateurs différents.**

Curieusement, quand le livre a été publié la première fois, il a été envoyé à la presse et en particulier à l'Académie Goncourt qui discernait à l'époque un prix Jeunesse, le prix Alphonse Daudet – il faudrait peut-être le réactiver. Et ce livre qui n'a jamais été distribué a été primé!

Il a été réédité une seconde fois chez Flammarion sous la forme d'un bel album noir, qui est malheureusement épuisé.

Pensez-vous qu'on peut parler de tout aux enfants? Y compris de choses très complexes, de sujets de société, de politique, d'Histoire?

L'un des derniers textes que j'ai écrits pour Rue du monde porte sur Missak Manouchian. J'étais en

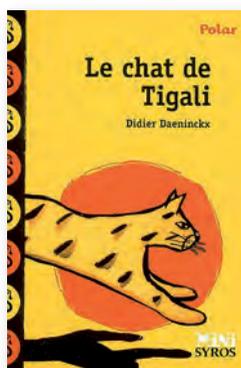
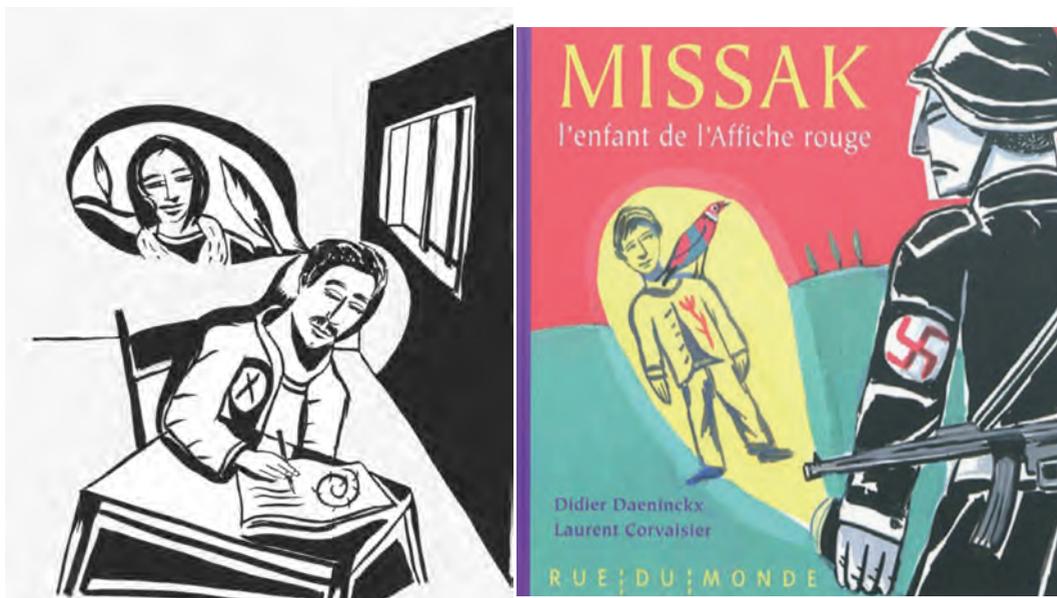
train de préparer un roman – *Missak* chez Perrin – parce que j'avais retrouvé un trésor d'archives inédites.

... que vous avez retrouvé de quelle façon?

À partir d'un tableau. Il y avait à Paris, dans le quartier Montparnasse, une exposition sur la Résistance arménienne, dans un petit musée. J'y ai découvert des documents inédits, dont un tableau représentant Missak Manouchian torse nu, datant de 1925. Cela m'a étonné et je me suis renseigné pour savoir à qui il appartenait : une certaine Katia Guiragossian dont c'était la collection personnelle. Je me suis mis en rapport avec elle, nous avons sympathisé et elle m'a expliqué qu'elle était la petite nièce de Missak Manouchian. Elle est dépositaire de toutes les archives de la famille. Donc j'ai appris que Missak Manouchian, dans les années 1920, habitait à Montparnasse, qu'il posait pour des peintres arméniens et qu'il était poète. J'ai ainsi eu accès à toute une série de dessins.

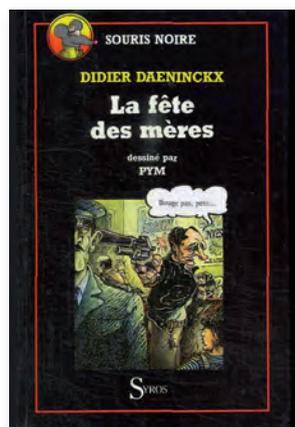
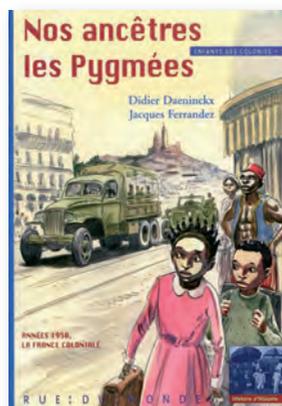
Vous avez trouvé là un matériau extraordinaire!

Alain Serres est venu me voir – il savait sur quoi je travaillais – et il m'a proposé d'écrire un texte pour un album sur Manouchian. Mais c'est une histoire absolument terrible pour des enfants, que celle d'un homme qui est condamné à mort et qui va être fusillé! Je me suis demandé comment j'allais m'en sortir. Alors je me suis rappelé que dans ces documents j'avais vu une interview de Julien Lauprêtre – actuellement président du Secours populaire français. Il racontait : « à 18 ans j'ai été arrêté pour distribution de tracts, j'ai passé trois jours dans la cellule de Missak Manouchian, et nous avons parlé ensemble... » J'ai donc construit l'histoire autour de cette scène : Manouchian est en prison et il raconte sa vie à quelqu'un. Et que va-t-il lui raconter? Tous les bonheurs de sa vie! Quand on lit sa dernière lettre, écrite juste avant d'être fusillé, il parle du soleil, du printemps, il redonne à sa femme sa liberté : « marie-toi... ». Il est tourné vers l'avenir, il n'a pas de regret, ne parle même pas de la mort, il fait confiance à l'intelligence des hommes. Et il écrit « je meurs sans haine pour le peuple allemand ». C'est un texte d'une force tellurique!



↑
Missak, l'enfant de l'affiche rouge, ill.
Laurent Corvaisier, Rue du monde,
2009.

←
Le Chat de Tigali, Syros, 2007
(1^{ère} éd. illustrée par Juillard, 1992)

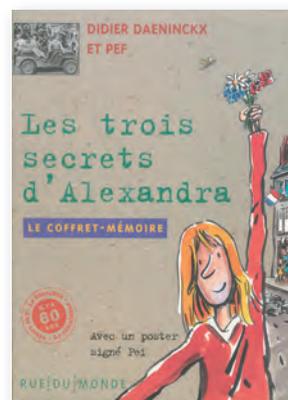


↑
Nos ancêtres les Pygmées,
ill. Ferrandez, Rue du monde,
2009.

↗
Louise du temps des cerises,
ill. Mako, Rue du monde, 2012.

←
La Fête des mères, ill. Pym, Syros,
1986.

→
Les Trois secrets d'Alexandra.
Le coffret-mémoire, ill. Pef, Rue du
monde, 2004.



En effet c'est un texte bouleversant.

J'ai donc voulu parler de lui de cette façon, en parlant de la vie. Les nazis, eux, portaient un message de mort, l'emblème des SS d'ailleurs est une tête de mort. Missak va mourir et il parle de l'amour de la vie, jusqu'à la dernière seconde... Il ne faut pas parler de la mort aux gamins.

Les illustrations de Laurent Corvaisier sont magnifiques.

Oui, on voit un homme en noir et blanc et, à chaque fois qu'il parle, d'un seul coup une profusion de couleurs. Pour moi c'est un chef-d'œuvre!

Vous avez également publié un petit livre chez Oskar, Avec le groupe Manouchian, les émigrés dans la Résistance dans lequel on adopte cette fois le point de vue d'une enfant, fille de l'un des membres du groupe.

Quand j'ai travaillé sur ce sujet, je me suis aperçu qu'il y avait plein d'enfants dans ce groupe. C'était un réseau de Résistants, avec des systèmes de sécurité partout, mais il y avait des enfants dans plusieurs familles. Ils ont été témoins de ce qu'ont fait leurs parents. Et ça n'a jamais été raconté de ce point de vue. Bela Elek, qui a neuf ans, voit son frère creuser un livre pour faire une machine infernale qu'il va déposer dans une librairie pro-nazie à Paris. Et c'est un gamin qui est là pour constater les dégâts. Ces enfants sont embarqués dans une histoire qui les dépasse complètement. Bela se demande où est passée sa mère – elle a été raflée – son père revient et il lui donne un pistolet pour passer un barrage. Elle sauve la vie de son père, sans s'en rendre compte. Mais ensuite, bien sûr elle se pose des questions...

On découvre ainsi la vie de ce groupe sous un jour très humain.

Ce qu'ils étaient, totalement. Quand on les fréquente par leurs écrits, par le récit de leurs vies, on comprend qu'ils n'étaient pas des idéologues, des prêcheurs. Non, ils agissaient.

Pourriez-vous nous parler un peu plus de votre collaboration régulière, depuis une dizaine d'années, avec Rue du monde. Vous avez signé plusieurs albums chez cet éditeur, et avec des illustrateurs**fort différents : Pef, Corvaisier, Ferrandez et Mako. Comment se sont engagés ces projets ?**

C'est différent à chaque fois. Ma première collaboration avec Rue du monde, c'était pour la trilogie *Les Secrets d'Alexandra : Il faut désobéir, Un violon dans la nuit et Viva la liberté*. C'est parti d'une demande d'Alain Serres pour un album. On était en 2002, dans un contexte politique particulier, avec Le Pen au second tour des élections présidentielles, et un retour détestable des thèses négationnistes sur les chambres à gaz. Alain Serres m'a demandé de réfléchir à un projet de livre pour les enfants, sur les rafles.

Dans cet album vous avez choisi, de façon positive, de montrer l'action courageuse de certains policiers français qui ont désobéi aux ordres.

Ma réflexion était simple : il faut montrer aux enfants, non pas des gens héroïques, mais des gens qui font seulement ce qu'ils doivent faire. Dans une situation extrêmement difficile, avec des dirigeants qui organisent méthodiquement la déportation et la mort de milliers et de milliers de personnes. Et pourtant il y a eu des gens ordinaires qui ont fait simplement leur travail d'hommes.

Une sorte de Résistance ordinaire.

Oui, on montre aussi que si cela a été possible pour eux, cela aurait été possible pour tous les autres.

C'est ce message que vous voulez transmettre aux enfants, plutôt que de leur montrer l'horreur ?

Ces gens-là ont pris des grands risques, mais chacun peut faire un tout petit geste pour montrer qu'il ne se reconnaît pas dans la meute. Juste un pas de côté.

À côté de vos livres pour les enfants, votre œuvre pour les adultes est très sombre, dénonciatrice, avec une vision de l'humanité très pessimiste.

Je suis né au milieu du xx^e siècle, j'ai des excuses...

Je suis frappée par la différence avec ce que vous essayez de faire passer dans vos livres pour les jeunes.

Parce qu'eux ils ont l'avenir entre leurs mains et qu'ils peuvent construire le monde de demain autrement. La noirceur du monde va leur tomber sur

les épaules mais il faut qu'ils aient des armes pour considérer qu'elle n'est pas inéluctable. Moi, dans mes lectures de jeunesse j'ai trouvé cette vision des choses : on n'est pas voué au malheur. On peut résister...

Tous vos romans sont-ils précédés par un long travail de recherche ?

Oui, par exemple pour cette trilogie, voilà ce que j'ai proposé à Alain Serres : 1942 ce sont les rafles, 1943 l'extermination, mais aussi la Résistance, et 1944 la Libération. Dans ma tête c'était « désobéir » « survivre » « résister ». Avec le personnage de la petite Alexandra qui interroge les silences de sa famille.

On retrouve ces thèmes dans tous vos romans : les silences, l'importance de la mémoire, de réveiller cette mémoire, qu'elle soit familiale ou collective...

J'ai toujours pensé que la mémoire c'est surtout quelque chose que les générations précédentes nous doivent. Si elles se taisent, si elles occultent une part de leur histoire, il se crée un manque chez leurs enfants et ils ne cessent d'interroger ce manque.

C'est très psychanalytique.

Complètement. Il faut vraiment pouvoir combler ces « trous » de la mémoire, de l'Histoire. C'est ce que j'essaie de faire dans mes livres.

Pouvez-vous nous parler de votre travail avec les différents illustrateurs qui ont collaboré à vos albums ?

Pef je le connaissais avant. Mais c'est Alain Serres qui a pensé à lui pour *Il faut désobéir*. J'ai beaucoup aimé son travail, qui collait parfaitement avec l'esprit de mon texte, et par sa technique, comme s'il avait un peu sali sa palette, avec une sorte d'imprécision du trait et la couleur qui déborde de partout. Un très beau travail. J'en ai discuté avec lui et il m'a raconté quelque chose à propos de son dessin de couverture : un gamin vu de dos, dans une ville, qui regarde l'arrivée de l'armée allemande. Il s'est identifié totalement à lui. Il est né, je crois, en 1938 dans le Sud de la France. Il y a eu le débarquement en Provence. Il a assisté aux combats aériens, il a vu des avions exploser dans le ciel et, un jour, des parachutistes Américains,

Anglais, qui descendaient, morts sous leurs colles... Il n'en a jamais parlé mais il m'a dit qu'il se sentait incapable de dessiner au format du papier : ses dessins sont grands comme des timbres postes, des miniatures en noir et blanc qu'il a ensuite agrandies.

Pour la deuxième histoire qui se passe dans les camps, c'était encore plus difficile à illustrer. Il devait représenter les camps, les corps. Et il s'en est sorti de manière incroyable : ainsi l'extermination est représentée par une sorte d'usine avec une cheminée, une usine toute noire, avec juste un tout petit point rouge. L'endroit où meurent les gens...

Une image presque abstraite.

Oui. Le premier album, *Il faut désobéir*, a eu tout de suite du succès. Pour le deuxième sur les camps, *Un violon dans la nuit*, il a fallu trois, quatre ans avant qu'il s'impose. Il a dû se faire une place.

Il faut que des livres de ce genre soient vraiment portés par l'éditeur

Et aussi, beaucoup, par les enseignants dans les écoles.

Le troisième évoque le groupe Manouchian, autour de la figure de Rino Della Negra, d'origine italienne, qui était footballeur au Red Star. C'était un grand joueur, mort en pleine jeunesse. Sa passion - à part la liberté - c'était le football. J'ai rencontré son frère il y a quelques années.

Plus récemment vous avez aussi publié un album sur la Commune

En même temps qu'un roman sur le même sujet, *Le Banquet des affamés*.

Vous déclinez à chaque fois un livre pour adultes et un livre pour la jeunesse ?

Non, l'album que j'ai écrit n'a rien à voir avec le roman, mais là encore j'ai lu pendant des mois des documents sur la Commune avant de tomber sur l'indice qui allait me servir de point de départ pour l'album : un homme qui a brisé en partie le siège prussien juste avant la Commune, grâce à des ballons qui portaient avec du courrier, un certain Félix Tournachon plus connu sous son pseudonyme, celui du photographe Nadar. C'est un

épisode un peu oublié. Nadar était un ami de Courbet et partisan de la Commune. Il a essayé de sauver les Communards à Versailles, jugés par le tribunal de Satory. Par contre il n'y a pas eu de ballons pendant la Commune elle-même, comme je l'imagine dans ce livre.

Et savez-vous comment m'est venue aussi cette idée des ballons? La Commune est liée à une chanson célèbre: «Le Temps des cerises». Or les mêmes dans cette chanson ont des ballons... Et puis j'ai pensé ensuite à cette expression un peu désuète: «Ils sont partis à l'assaut du ciel»... La Commune, c'est devenu ça pour moi, partir à l'assaut du ciel. Et en même temps dominer le monde, prendre de la hauteur... ce sont toutes ces images qui sous-tendent le texte et lui permettent de se soulever du réel.

À la différence de vos livres précédents, dans ces albums publiés par Rue du monde, il y a votre récit, les illustrations mais aussi des encadrés informatifs. Du coup jeunes lecteurs ont des éléments pour se faire une idée du contexte.

Oui, ils permettent de se référer à l'histoire réelle.

Et vous avez d'autres projets?

J'ai en chantier un texte sur la Guerre de 1914-1918 qui paraîtra sans doute l'année prochaine. Sous la forme d'un album comme *Missak*. Mais je ne sais pas encore qui va l'illustrer.

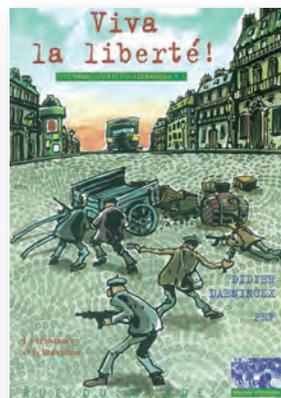
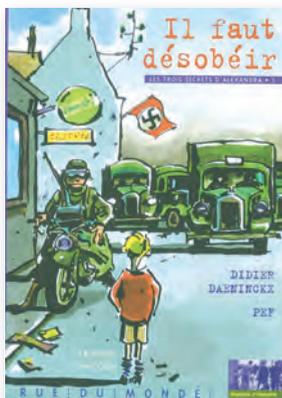
Ce qui me frappe en vous écoutant c'est que vous n'avez finalement jamais cessé d'écrire pour la jeunesse, comme si cela vous est nécessaire, comme une facette plus lumineuse de votre œuvre, qui fait le pari de la vie, de l'espoir, de l'action possible.

Peut-être, mais le livre que je viens de finir et qui va paraître chez Oskar n'est pas optimiste du tout. C'est un court texte qui met en scène des enfants soldats en Afrique centrale sur fond de guerres de territoire pour le contrôle des mines de coltan, un minerai très utilisé dans la fabrication des téléphones portables - il permet de réduire la taille des batteries. Et cette histoire est vraiment sombre. Depuis des années - et on n'en parle pas du tout dans les médias - sévit une guerre dans la région du Kivu, à l'Est de la République démocratique du Congo où l'on trouve ce minerai, avec des «seigneurs de guerre» qui se battent pour le contrôle de l'exploitation. J'aimerais que les jeunes qui vont lire mon roman regardent ensuite leur téléphone portable autrement. J'aimerais leur faire comprendre qu'on est dans un monde globalisé, mondialisé où chacun a une part de responsabilité sur la planète.

Toujours cette idée d'une prise de conscience à susciter chez les jeunes...

Que j'essaie de faire naître par les histoires que je leur raconte. ●

Propos recueillis le 22 octobre 2012



www

Retrouvez la bibliographie des livres pour la jeunesse de Didier Daeninckx sur notre site <http://lajoieparleslivres.bnf.fr>

← Les Trois secrets d'Alexandra :

1. Il faut désobéir, 2002
 2. Un violon dans la nuit, 2003
 3. Viva la liberté! 2004
- ill. Pef, Rue du monde